

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.



ON S'ABONNE A SAUMUR.
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lrs}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (service d'été, 15 mai.)

Départs de Saumur pour Nantes.		Départs de Saumur pour Paris.	
7 heures 55 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 50 minut. mat.	Express.
4 — 30 — —	Express.	11 — 49 — matin,	Omnibus.
3 — 47 — —	matin, Poste.	6 — 23 — soir,	Omnibus.
9 — 4 — —	Omnibus.	10 — 11 — —	Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
1 heure 2 minutes soir,	Omnibus.	3 heures 4 minut. matin,	March.-Mixte.
		7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 22 »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La préoccupation est tout entière dans les réformes, dans les modifications que le roi de Naples se proposerait d'introduire dans l'administration de la Sicile et dans la mission du général Lanza.

Il se confirme, dans plusieurs correspondances, que l'envoyé de S. M. napolitaine est porteur d'un décret d'amnistie générale et de la promesse d'une vice-royauté spéciale pour la Sicile avec un prince de la famille royale pour titulaire.

On avait parlé pour ces hautes fonctions du comte de Syracuse, dont on n'a pas oublié la lettre libérale; mais le comte d'Aquila, autre oncle du roi, paraît désigné. Le comte partage, au reste, les idées d'amélioration et de progrès dont la lettre du comte de Syracuse faisait comprendre la nécessité.

De plus, le *Morning-Post* dit aujourd'hui que le roi de Naples a envoyé le général Filangieri en Sicile pour offrir aux insurgés une amnistie générale, la nomination d'un vice-roi, ainsi que l'établissement d'un gouvernement séparé.

D'ailleurs les bruits qui courent aujourd'hui confirment dans leur ensemble les démentis que l'on a donnés hier et avant-hier aux mouvements qui auraient eu lieu dans les Calabres et les Abruzzes. Naples serait tranquille.

Paris, 22 mai. — Il faut que le lecteur s'accoutume, pendant quelque temps encore, à l'incertitude et aux contradictions auxquelles on est réduite la presse de Paris en ce qui concerne les événements qui s'accomplissent dans la Sicile.

Evidemment la faute n'en est à personne si les journaux d'aujourd'hui démentent les affirmations de la veille pour recommencer le lendemain à affirmer de nouveau. Le télégraphe est un monstre aux mille bras qui prend partout ce qui lui paraît curieux, vérité ou erreur, et bien plus souvent l'erreur que la vérité, et nous envoie bien ou mal résumés les mille bruits des champs et de la ville, sans souci de ce qui en pourra résulter.

Nous avons eu rarement un exemple plus complet de ces inconvénients. On en est arrivé aujourd'hui à la centième version sur ce qui se passe ou ne se passe pas en Sicile et en Italie, et rien de bien positif, de bien sûr, dans les détails du moins, ne s'est encore produit.

On a vu les dépêches d'hier de la dernière heure. Elles paraissent constater de sérieux succès de l'expédition.

Ce matin, un télégramme de Turin, parti de Palerme, annonce une grande victoire remportée par les insurgés et la présence probable de Garibaldi en Sicile.

On écrit de Turin que la discussion sur le traité d'annexion de la Savoie et de Nice à la France, commencera, à la chambre des députés vendredi.

Dans sa séance du 21, la chambre des députés a approuvé le traité de Zurich à la majorité de 215 voix contre 16.

La commission chargée de l'examen du traité du 24 mars a fini son œuvre, et le député Rora a présenté son rapport, qui conclut à l'approbation du traité.

Il est évident que la majorité obtenue par le cabinet à propos de la sanction à donner au traité de Zurich est un signe certain du sentiment dans lequel se trouve la Chambre et un présage du vote qui aura lieu. Pour notre compte, nous n'avons jamais douté du résultat, et dans les circonstances actuelles, ce résultat, à notre sens, doit être encore plus assuré.

Le ministère a présenté les projets de loi pour la promulgation en Toscane des lois de la presse et de la garde nationale.

L'attention du parlement anglais revient aux affaires extérieures, et naturellement M. Kinglake reparait à l'horizon. L'honorable membre des communes annonce pour ce soir, mardi, un premier engagement; sera-ce le dernier? à propos de l'affaire du Chablais et du Faucigny.

Quoi qu'il fasse, M. Kinglake réussira difficilement à ramener l'attention sur une question absolu-

ment épuisée. Il n'aura pas plus de bonheur en ce qui touche les éclaircissements qu'il sollicite de lord John Russell relativement à la manière dont les puissances, et spécialement la France, envisagent l'insurrection sicilienne.

A cet égard et jusqu'à présent, du moins, lord John Russell n'a rien à répondre, il ne sait rien des pensées du gouvernement, il ne connaît que les faits publiés et le télégraphe n'est pas plus clément pour lui que pour le commun des hommes.

Toutefois, le ministre déclare que, conformément aux traditions de l'Angleterre, protection sera accordée aux réfugiés politiques.

L'office Reuter publie la dépêche suivante, dont nous lui laissons la responsabilité :

« Berlin, 21 mai. — L'Angleterre n'a pas encore donné son consentement à la réunion des conférences pour la question d'Orient. » — A. Esparbié. (Le Pays.)

EXPÉDITION DE GARIBALDI.

Toutes les nouvelles s'accordent à signaler les progrès que fait l'insurrection en Sicile. Celles pourtant qui annoncent que le corps expéditionnaire de Garibaldi a fait le siège de Monreale nous paraissent entachées d'inexactitude.

Les dépêches d'aujourd'hui apprennent en effet, que c'est Partinico, et non Monreale qu'investit le corps expéditionnaire. Or, Partinico, qui fait partie de la province de Trapani, est à 20 lieues de Palerme, tandis que Monreale, qui est à 4 kilomètres de Palerme, peut être considéré en quelque sorte comme un faubourg de cette capitale.

Du reste, tout en tenant compte de ces faits, il ne paraît pas moins certain, d'après les dernières dépêches, que dans ce moment l'avantage est du côté de l'insurrection commandée par Garibaldi.

Le *Times* contient une dépêche annonçant que l'insurrection est triomphante dans toute la Sicile.

Nous nous bornons à reproduire ce nouveau renseignement. (Le Pays.)

FEUILLETON

LA MIONETTE.

(Suite.)

XXXIII.

Malgré les ennuis qu'il avait à porter personnellement, le père Bouvron n'oublia pas la promesse faite à la Mionette; il visita la pauvre fille souvent. Deux semaines s'étaient écoulées.

— Ça, petite, dit-il à la Mionette, je t'ai promis des conseils; en as-tu besoin? A présent que tu dois être un peu revenue de ta grande première douleur, et que tu as bien pleuré sur les défunts, il faut songer à ceux qui restent. Voyons, mon enfant, qu'as-tu envie de faire? Ça n'est pas de la curiosité, c'est de l'intérêt que je te montre. Confie-moi tes projets comme à un sincère ami. — Oh! volontiers, père Bouvron, d'autant plus que je vous sais bien digne de toute confiance et capable de donner de bons conseils. Voici donc ce que j'ai pensé. Comme il est impossible que je continue à tenir les terres que mon père avait louées, je vais faire de mon mieux en prenant des hommes de journées pour les rendre ensemençées à la Saint-Martin, comme ça se doit; puis je verrai de m'arranger autrement. Je dis de m'arranger, parce que je ne m'inquiète pas de la Claudette, elle va épouser Claude Vacher; c'est tout accordé. — Ah! oui,

Claude, le garçon de gros Pierre, dit le père Bouvron, bon, bon! c'est un brave enfant, et qui ne sera pas sans quelques pistoles. Allons, ça fera un joli couple. Dieu leur donne vie et prospérité! Eh bien, mais quand la Claudette sera mariée, est-ce que tu ne songeras pas à en faire autant, toi, Mionette? — Moi! oh non, père Bouvron; je suis trop vieille et trop triste à présent pour y penser. — Trop vieille! bah! bah! Mais enfin que feras-tu? — Je m'en irai. — Tu t'en iras? — Oui. — Et où donc? — Oh! je le sais bien. — Est-ce que je ne peux pas le savoir, moi? — A quoi ça vous servirait? — Tu ne veux point me le dire? — C'est inutile, père Bouvron.

Voyant qu'il désobligerait la Mionette en persistant, le vieillard ne continua pas ses questions, et changeant pour ainsi dire de discours :

— Tu n'as peut-être pas encore bien réfléchi, petite, en prenant comme ça l'ennui et le désespoir; tu devrais comprendre que tu as maintenant trop d'estime dans le pays pour le vouloir quitter. Enfin tu n'es pas encore partie; j'espère que tu changeras de projet. — Vous croyez, père Bouvron? fit la pauvre Mionette avec un sourire triste. — Oui, je le crois. Adieu, petite, à revoir.

C'était le soir, l'heure du souper étant venue, le père Bouvron se trouvait à la table en face de Marcellin, qui mangeait à peine et ne parlait guère davantage. Comme les servantes étaient occupées ailleurs :

— Voyons, garçon, dit-il, il s'est passé déjà quinze jours depuis la mort de ta femme, qui, entre nous soit dit, Dieu la repose! ne te rendait pas la vie bien douce,

et tu en es encore aussi attristé que si tu avais perdu ce matin la plus chère des épouses.

Marcellin fit un mouvement pour parler, mais le père continua :

— Oh! Je sais bien ce que tu vas me dire, qu'elle est défunte et qu'il n'en faut pas mal discourir; le ciel m'est témoin, je ne dis rien avec aigreur et méchanceté, mais je peux bien faire entendre ce que je pense sans pour ça porter le moindre trouble à la pauvre Jeanne, que je désire être bien heureuse. Il n'en est pas moins vrai, mon enfant, que te voilà aussi avancé maintenant qu'il y a trois ans, lorsque je te tourmentais pour prendre femme. Tu n'as pas voulu t'en mêler, c'est moi qui ai tout fait. Je t'avais donné une épouse, Dieu te l'a reprise; je ne te dirai pas : N'en parlons plus, ça serait dur et brutal; mais je te dirai encore : La maison ne peut pas rester comme ça. — O père! s'écria Marcellin; plus un mot de mariage; j'ai trop souffert! — Ah! fit le père avec une espèce de satisfaction qui n'était pas joyeuse, voilà de la franchise! Tu dis que tu as souffert, je le sais, pardieu, bien! mais parce que tu as été mal servi une première fois ce n'est pas à dire qu'à la seconde... — Est-ce que vous arriez déjà jeté les yeux sur quelqu'un, par hasard, père? — Hum! je ne dis pas tout-à-fait ça; cependant... — Cependant... répéta Marcellin. — Eh bien, oui, là! Je dis que, si tu n'étais pas si récalcitrant, si tu voulais me laisser seulement te faire entendre le nom d'une personne que je sais, il pourrait se faire qu'elle ne te disconvint pas. — Eh! nommez-la, pour que je la

Le *Daily-News* publie une lettre adressée au roi Victor-Emmanuel par Garibaldi.

La curiosité publique s'attachant en ce moment à tout ce qui concerne l'expédition de Sicile, nous reproduisons cette pièce, quoi qu'elle nous paraisse dénuée de tout caractère authentique.

« Sire,

» Le cri de détresse qui de la Sicile parvient à mes oreilles a ému mon cœur et celui de quelques centaines de mes vieux compagnons d'armes. Je n'ai pas conseillé le mouvement insurrectionnel de mes frères de Sicile; mais du moment qu'ils se sont soulevés au nom de l'unité italienne dont Votre Majesté est la personnification, contre la plus infâme tyrannie de notre époque, je n'ai pas dû hésiter à me mettre à la tête de l'expédition. Je sais que je m'embarque dans une entreprise dangereuse, mais je mets ma confiance en Dieu, ainsi que dans le courage et le dévouement de mes compagnons.

» Notre cri de guerre sera toujours: « Vive l'unité de l'Italie! Vive Victor-Emmanuel, son premier et son plus brave soldat! » Si nous échouons, j'espère que l'Italie et l'Europe libérale n'oublieront pas que cette entreprise a été décidée par des motifs purs de tout égoïsme et entièrement patriotiques.

» Si nous réussissons, je serai fier d'orner la couronne de Votre Majesté de ce nouveau et peut-être plus brillant joyau, à condition toutefois que Votre Majesté s'opposera à ce que ses conseillers cèdent cette province à l'étranger ainsi qu'on a fait pour ma ville natale.

» Je n'ai pas communiqué mon projet à Votre Majesté; je craignais, en effet, que par suite de mon dévouement à sa personne, Votre Majesté ne réussît à me persuader de l'abandonner.

» De Votre majesté, Sire, le plus dévoué sujet,
» G. GARIBALDI. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Marseille, 22 mai.

Le *Journal officiel* de Naples, en date du 18, assure que Garibaldi se trouve parmi les volontaires débarqués au nombre de 800, et bientôt grossi par les contingents siciliens. — La même feuille ajoute qu'ils ont été attaqués par le général Landi, venant d'Alcomi, et que ce général est resté vainqueur, mais que les villes d'Alcomi et de Partenico s'étant révoltées ont reçu les Garibaldiens. Landi étant revenu pour attaquer les insurgés, le journal officiel assure qu'il a été de nouveau vainqueur, mais que sa colonne est rentrée à Palerme.

Un décret, attendu la gravité de la situation, nomme le général Lanza *alter ego* et le charge de rétablir l'ordre par tous les moyens. Un prince ira ensuite en Sicile en qualité de lieutenant général.

Des lettres de Naples, du 9, annoncent que Garibaldi s'est avancé jusqu'à Bogheria, et que Landi, dans sa retraite, a été harcelé par des masses d'insurgés. L'agitation augmentait à Palerme et les familles napolitaines émigraient.

Les fonds siciliens sont descendus à 112, et les napolitains à 111 1/2, le 18.

Turin, 22 mai. — Les nouvelles de Palerme, en

date du 20, au soir, rapportent le bruit d'une victoire éclatante de Garibaldi à Montreale.

On mande de Gènes, que le corps de Zambianchi, entré dans les Etats Romains, a été mis en déroute. Les prisonniers ont été amenés devant le colonel Pimodan, chef d'état-major du général de Lamoricière.

Palerme, 20 mai. — Le 16, les troupes de Garibaldi ont mis en fuite un corps de troupes royales à Calatàfio.

Les volontaires de Garibaldi ont dû se trouver à Partenico, rejoints par la bande de Santa-Anna, Bigmatore et Capaca.

Les troupes royales se sont retranchées en demi-cercle autour de Palerme et l'on signale leur découragement aussi bien que celui des fonctionnaires du gouvernement qui contraste avec l'enthousiasme de la population.

Le prince de Castelcicala a été rappelé et le général Lanza est arrivé à Palerme, en qualité de commissaire extraordinaire. Dans une proclamation qu'il a publiée, hier, il a promis qu'un prince royal serait nommé lieutenant en Sicile, aussitôt la pacification de l'île et qu'il y serait construit des routes et des chemins de fer, etc.

Marseille, 22 mai. — M. le duc de Gramont ambassadeur de France, est arrivé ici, hier soir, en congé, de Rome. Il est reparti aussitôt pour Paris, où il arrivera ce soir.

Le même paquebot a ramené M. le comte Werner de Mérode et de M. le comte Buol.

D'après des lettres de Rome, en date du 19, les troupes envoyées, le 14, vers Orbitello devaient rentrer bientôt à Rome.

L'évêque de Forli est poursuivi pour avoir interdit les prêtres qui sont allés à Bologne pour le *Te Deum* en l'honneur de Victor-Emmanuel. Le Piémont a fait une pension à ces prêtres.

Londres, 22 mai. — Les nouvelles de Vienne, en date du 22, annoncent que l'escadrille autrichienne a reçu l'ordre de se borner provisoirement à croiser sur les côtes napolitaines de l'Adriatique sans franchir le détroit de Messine.

Le gouvernement autrichien aurait acquis la certitude qu'il n'y a aucune concentration de troupes russes sur le Pruth. — Havas.

Nous trouvons le passage suivant dans une correspondance particulière du *Pays*, venue de Turin.

« Les bruits qui courent dans notre ville sont d'une nature peu rassurante.

» Plus que jamais il est question de l'attitude hostile prise par l'Autriche. D'autre part, la Russie ne cachera point au gouvernement sarde son vif désir de voir cesser de la part de ce dernier cette politique d'envahissement qui, en maintenant l'agitation au sein de la Péninsule, met chaque jour en péril la paix de l'Europe entière.

» C'est, dit-on, sur les respectueuses observations faites à ce sujet au roi Victor-Emmanuel par le ministre de Russie à Turin, que M. le comte de Cavour aurait pris la détermination de demander le concours de la Prusse et de l'Angleterre, pour

soumettre à S. M. le roi de Naples des propositions qui pourraient mettre fin à l'état de trouble où se trouve la Sicile. »

On écrit de Madrid au *Pays*, le 18 mai :

Il paraît qu'il a été décidé qu'il y aurait un discours de la couronne à la prochaine ouverture des cortès. D'après mes renseignements, il serait question d'appeler, dans le discours du trône, l'attention des chambres sur le développement et l'agrandissement de la marine de guerre. Le cabinet O'Donnell désire élever à la plus grande hauteur possible cet élément de notre grandeur passée et de notre prospérité future.

On a vu avec satisfaction ici qu'une partie de la presse de Londres s'est occupée dernièrement avec intérêt des affaires d'Espagne. Le *Times* et quelques autres feuilles importantes ont publié de longs articles pour prouver que l'Espagne entre dans une belle période de richesse et de prospérité.

La terminaison glorieuse de l'expédition dans le Maroc, et l'échec complet de la dernière insurrection carliste, loin de produire, comme cela semblait naturel, de la malveillance du côté de la presse anglaise, ont, dans l'opinion de celle-ci, complètement relevé la considération et le crédit de l'Espagne.

On parlait hier au soir d'une dépêche reçue par le gouvernement, dans laquelle on représente la situation de Naples comme étant très-grave et réclamant l'appui d'une intervention étrangère. On ajoutait que des secours avaient été sollicités de la reine d'Espagne.

Sans crainte de me tromper, je puis vous affirmer que, bien que le gouvernement espagnol déplore les malheurs de celui de Naples, il ne prendra pas sur lui la responsabilité de conseiller une intervention que condamnerait la prudence.

On écrit de Hong Kong, le 28 mars 1860 :

« Canton est toujours occupé par nos troupes, et le peuple chinois ne paraît pas voir cela d'un mauvais œil. Quelques soldats anglais et des marins français sont logés dans le palais d'un mandarin, au cœur de la ville, et des patrouilles d'Européens parcourent la ville nuit et jour.

« Une commission anglaise administre la ville conjointement avec les autorités chinoises, qui ont été maintenues par tolérance. Les Anglais qui ont commis des délits contre les Chinois sont jugés par la commission, et les Chinois qui ont commis des délits contre des Anglais ou contre des Chinois sont jugés par le gouverneur chinois. Cette administration fonctionne parfaitement, et le peuple paraît heureux et tranquille d'être gouverné de cette façon irrégulière. Il n'est pas douteux que le grand nombre de dollars répandus chaque mois par les troupes dans la ville de Canton n'ont pas peu contribué à réconcilier les habitants avec la présence des *barbares*.

« Il semble certain que, lorsque tout sera prêt, nos forces gagneront le golfe de Pe-chi-li, et des troupes seront débarquées aux environs de la rivière Pei-ho et attaqueront par terre les forts Taku. On dit que les Chinois ont rendu impossibles les appro-

refuse et que ça soit fini, fit brusquement Marcellin. — Voyons, c'est sérieusement que je te parle, il faut m'écouter de même. — Oui, père, parlez. — Eh bien, dit le père en hésitant, en cherchant les mots et en les retournant vingt fois sur ses lèvres avant de les prononcer, celle sur qui j'ai jeté les yeux... qui, je crois, ferait ton bonheur... celle-là... s'appelle...

Il s'arrêta.

— S'appelle comment? dit Marcellin impatienté. Oh! vous pouvez la nommer, car, quelle qu'elle soit, la réponse sera la même. — Ma foi tant pis! elle s'appelle Mionette Gervais, ou Vipériaux, si tu aimes mieux. — Mionette Gervais! s'écria le jeune homme avec un mouvement que son père ne comprit nullement. — Oui, Mionette dit encore le vieillard.

Les yeux de Marcellin s'étaient comme éclairés d'un rayon d'espoir et de joie; mais tout-à-coup et bientôt cette lueur s'éteignit, et, laissant retomber lourdement sur la table la main qu'il avait portée à son front.

— C'est inutile d'y penser, dit-il; non, père, je ne peux pas épouser cette fille-là. — Cette fille-là! répéta le père qui interprétait mal encore les paroles de son fils. Eh! morbleu, cette fille-là en vaut bien d'autres! Est-ce que, par hasard, tu serais, toi, de ceux qui voient encore une tache si bien lavée par la mort de son père et de son frère! — Oh! non, non, se hâta de répondre Marcellin. — Est-ce que tu te croirais mésallié avec cette enfant qui a été le bon sauveur de toute sa famille et qui est l'exemple du pays? — Non, père, non! — Est-ce

que tu ne la crois pas digne d'être aimée et capable d'aimer bien quelqu'un? — Oh si! — Est-ce qu'elle n'est pas encore jolie comme aucune? — Oh oui! — Proprette, rangée, sage et laborieuse? — Je le sais. — Crois-tu que tu aurais de la peine à te faire à sa compagnie? — Je ne dit point ça. — Eh bien donc! quel empêchement vois-tu à ce mariage? — Oh! un bien grand. — Et lequel? C'est que la Mionette ne voudra point de moi. — Ah! tu crois ça, toi? Après tout, on ne peut dire ni oui, ni non, mais veux-tu me le laisser savoir pour le sûr. — Oh! c'est inutile, père. — Allons, voilà que tu me réponds aujourd'hui comme elle l'autre jour: C'est inutile. — De quoi parlez-vous donc ensemble? — Elle me disait qu'elle pensait à quitter le pays encore une fois. Où veux-tu donc aller? dis-le moi, lui ai-je fait. Elle m'a répondu: C'est inutile, si bien que je n'ai rien su. — Quoi fit vivement Marcellin, elle veut s'en aller, et elle refuse de dire où elle va? — Mon Dieu, oui! Il semble que ça te fasse quelque chose. — A moi! oh! non, ça me paraît drôle, voilà tout, répliqua le jeune homme en s'efforçant de paraître calme et indifférent. — Eh ben donc, pour en revenir à nos propos, acquiesces-tu, garçon, à ce que je lui parle? — Non, père; à faire tant, il vaudra mieux que je lui parle moi-même, je crois. — Pardieu, oui! s'écria le vieux Bouvron tout joyeux. Tu lui en causeras donc? — Oui, père. — Et Quand? — A la première occasion. — Je te la fournirai demain, l'occasion, si tu veux. — Eh bien, oui, demain. — C'est entendu; bonsoir, petit! — Bonsoir, père!

Et, prenant chacun une lampe, les deux hommes gagnèrent leur chambre, car dix heures sonnaient à la paroisse.

En dormant, le père Bouvron fit de beaux rêves.

Marcellin ne dormit point.

XXXIV.

Le lendemain soir, comme les filles Gervais achevaient de souper, la porte de leur maison s'ouvrit, et elles virent entrer le père Bouvron.

— Bonsoir, petites, fit-il; et s'adressant à la Claudette: Il faut, toi, que tu viennes avec moi chez la mère Villet, ma sœur qui te veut commander des robes pour ses filles. Elle m'a prié de te venir quérir. Il paraît que c'est pressé; allons, viens. — J'y vas donc, répondit la Claudette; et elle suivit le père Bouvron.

La Mionette, demeurée seule, éteignit la lampe, s'assit auprès du feu qu'elle tisonna; puis, laissant tomber ses mains sur ses genoux où le Blanchet était venu prendre sa place, elle regardait toute songeuse la flamme qui tordait ses langues pointues d'or et de sang.

Elle était là depuis un instant, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Le Blanchet grommela.

— Qui est-là? demanda-t-elle sans trop se déranger; ça n'est point toi, Claudette? — Non, répondit-on, ça n'est point la Claudette, c'est un autre; bonsoir, Mionette! — C'est toi, Marcellin, fit la jeune fille en se levant subitement, au grand déplaisir du Blanchet; je ne m'attendais pas à ta visite ce soir. — Je n'en doute point,

ches de la rivière, en coulant des jonques à fond, enfonçant des pieux reliés par des chaînes et en y plaçant d'autres obstacles.

» Lorsque les forts seront pris, les navires pourront entrer et alors nous marcherons sur Tien-tsin par terre et par la rivière. Cette ville est à 80 milles de Pékin, et l'on peut dire qu'elle commande la capitale. La province de Pe-chi-li étant une des plus pauvres de l'empire, une grande quantité des immenses provisions en grains et denrées que consomme la population de Pékin, est tirée des provinces méridionales de l'empire. De nombreuses flottilles de jonques chargées de grains remontent chaque année le grand canal ou la rivière de Pei-ho jusqu'à Tien-tsin.

» Il s'ensuit que lorsque nous aurons pris possession du Tien-tsin, nous pourrions couper les vivres à la ville impériale et affamer le frère du soleil et de la lune jusqu'à ce qu'il ait satisfait à nos demandes. Le gouvernement anglais ne semble pas désirer que l'armée aille à Pékin. Notre arrivée dans la ville serait probablement le signal de la chute de la dynastie régnante qui, nous en sommes certains, est tartare et non chinoise, et plongerait le pays déjà trop désorganisé dans la confusion, dans la misère, et le mettrait en complète révolution.

» A Hong-Kong nous avons déjà un corps coolie de 4.000 Chinois robustes; leur nombre ira bientôt à 6.000. Ils sont commandés par des officiers anglais, et instruits et dirigés par des soldats anglais; mais même pour un corps d'armée peu nombreux, il faut des transports en grand nombre s'il faut emporter toutes les provisions.

Aucune partie des troupes françaises n'est encore arrivée, mais le commandant en chef de l'armée française, le général de Montauban, est à Shang-Hai avec son état-major et quelques officiers d'administration. Ceux-ci s'occupent sans relâche à acheter tout ce qui leur tombe sous la main depuis le steamer jusqu'au plus petit bateau de transport. Le fret est à un prix fabuleux, et les armateurs et les capitaines marchands sont les gens les plus heureux et les plus gais de Hong-Kong. (Daily News.)

FAITS DIVERS.

On assure que, d'après un nouveau projet adopté par l'Empereur, les contingents annuels seront, à l'avenir, partagés en deux portions à peu près égales.

La première portion sera affectée à l'armée active; la seconde, constituant la réserve, se composera des jeunes soldats laissés dans leurs foyers, soit jusqu'à leur appel à l'activité, si les circonstances l'exigent, soit même jusqu'à leur libération.

Le contingent de la réserve sera divisé en autant de fractions qu'il y a de cantons, et les hommes de chaque canton passeront annuellement un mois au chef-lieu d'arrondissement pour y être exercés.

La base de la formation de la réserve, en ce qui concerne l'infanterie, sera donc la compagnie cantonale, qui comptera environ 120 ou 130 hommes.

— Un habile chimiste vient d'inventer un nouvel appareil, un filtre, pour la fabrication du beurre. Comme appareil préparateur, rien de plus simple

que cet appareil; c'est tout bonnement un filtre, soit en drap, feutre blanc ou gris, soit même tout simplement en calicot. Supposez un petit bonnet de police, pas plus haut mais trois fois plus long que les bonnets de police ordinaires, formé de deux morceaux de calicot qui se réunissent au sommet, non pas comme dans le bonnet de police, mais avec des pointes comme celles qui ornent le costume de la Folie. De l'intérieur de chaque dent, soigneusement piquée à sa base et sur ses bords, sortent par la pointe deux fils noués ensemble. Ce sont des mèches destinées à soutirer les parties liquides de la crème qui va être placée à l'intérieur du filtre. De l'autre côté, le filtre est suspendu à deux tiges rigides sur les côtés, comme on suspend les chaussettes en feutre des distillateurs liquoristes ou des pharmaciens.

Le filtre rempli de crème, voici ce qui se passera bientôt: le petit lait ou sérum ne tardera pas à passer à travers les mailles peu serrées du tissu, et il s'échappera de préférence par la petite mèche dont nous venons de parler. Vingt-quatre heures après en moyenne, il ne restera plus dans le filtre que la crème; cette crème aura la dureté des fromages de Neuchâtel frais, que tout le monde connaît.

Quand on a obtenu cette crème ainsi durcie, la moitié de la besogne est faite; il ne s'agit plus, en effet, que de la mettre dans un sac de toile serrée, ou même tout simplement dans le coin d'une serviette. On attache l'ouverture avec une ficelle, qu'on serre vigoureusement, puis on prend cette boule de crème solide et on la roule entre les deux mains. Au bout de quelques minutes, le bruit d'un petit clapotage indique que le beurre est fait. La boule de crème donne alors à la main l'impression qu'on éprouverait en roulant de la même manière ce qu'on appelle une poire blette ou molle.

Quand on a entendu le clapotage caractéristique dont je viens de parler, on dénoue la ficelle, et il n'y a plus qu'à laver le beurre pour le séparer d'avec le lait.

CHRONIQUE LOCALE.

Les souscripteurs-fondateurs de la nouvelle société des courses de Saumur se réuniront à la mairie, le mardi 29 mai, à quatre heures, pour nommer le conseil d'administration et modifier les statuts, s'il y a lieu.

Par arrêté du maire de Saumur, le prix de la viande de boucherie, de première qualité, en bœuf, veau et mouton, pris ensemble ou séparément, est taxé à 1 fr. 25 c. le kilogramme.

Pour chronique locale et faits divers. P. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Londres, 22 mai. — L'office Reuter publie la dépêche télégraphique suivante:

Constantinople, 21 mai. — La Porte a envoyé des instructions à ses ambassadeurs dans lesquelles la Porte décline la compétence des puissances invoquant l'article IX du traité de 1856.

Rome, 22. — La bande de volontaires, forte de 500 hommes, qui avait pénétré sur le territoire romain, est rentrée en Toscane.

A San Lorenzo, pendant la nuit, les soldats d'un bataillon de chasseurs, trompés par l'explosion d'un fusil, ont fait feu les uns sur les autres. Le capitaine Corelli, le lieutenant Gonier et cinq soldats ont été tués.

Ce matin, on a fait partir de Rome pour la frontière, de l'artillerie escortée par un détachement de la garde Palatine.

Les populations chez lesquelles la bande venue de Toscane a fait irruption, se montrent très-irritées contre elle.

Londres, 23 mai. — Les nouvelles de Vienne, du 23, annoncent que le comte de Thun est arrivé à St-Petersbourg; que l'Empereur ne prononcera pas de discours à l'ouverture du conseil de l'Empire, et que les troupes papales doivent partir pour la frontière. — Havas.

Une dépêche télégraphique arrivée aujourd'hui par la voie de Bruxelles, annonce que Garibaldi est entré à Palerme à la tête de 9.000 hommes. (Le Pays.)

Sommaire de L'ILLUSTRATION, du 19 mai.

Revue de la semaine. — Courrier de Paris. — Courses de Chantilly. — Exposition de la ville de Troyes. — Chronique littéraire. — Un pseudonyme (nouvelle). — Travaux en cours d'exécution à Port-Saïd pour le percement de l'isthme de Suez. — Causerie dramatique. — La saison à Londres. — Concours régional de Montpellier. — Gazette du palais. — Paysage suisse. — Publications nouvelles. — L'Adriatic, bâtiment américain. — Embarquement d'Alexandre Dumas à Marseille. — Rectifications, annonces et avis divers.

Gravures. Le sacre du roi de Suède à Stockholm. — Cortège du sacre du roi de Suède. — S. A. I. le grand-duc Nicolas de Russie. — Vue générale de l'exposition de l'industrie à Troyes. — Travaux du percement de l'isthme de Suez, six gravures. — Evacuation de la baie de Tourane. — Embarquement de Garibaldi à Marsala, en Sicile. — L'Adriatic, bâtiment américain. — Embarquement d'Alexandre Dumas à Marseille. — Rébus.

POMPES FUNÈRES GÉNÉRALES DE FRANCE.

Service de la ville de Saumur.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

A partir de la Saint-Jean 1860, les ateliers, magasins et bureau de l'administration seront transférés rue Verte, près le Champ-de-Foire. (241) Le régisseur, AUBEUX.

BOURSE DU 22 MAI

3 p. 0/0 hausse 50 cent. — Ferme à 69 50
4 1/2 p. 0/0 baisse 05 cent. — Ferme à 95 40.

BOURSE DU 23 MAI

3 p. 0/0 hausse 10 cent. — Ferme à 69 40.
4 1/2 p. 0/0 hausse 55 cent. — Ferme à 95 75.

P. GODET, propriétaire-gerant.

Mionette; cette visite te déplairait-elle? — Tu sais bien que tes visites ne m'ont jamais déplu, Marcellin, dit-elle en se rasseyant. — Cependant tu les as évitées plus d'une fois, dit Marcellin pendant que le Blanchet reprenait sa place sur les genoux de sa maîtresse. — Parce que je le devais. — Et à présent, crois-tu que tu le doives encore? — Tu le sais mieux que moi, Marcellin. — Allons, tu es toujours la même, et bien fin sera celui qui connaîtra le fond de ta pensée. — Puisque tu me fais comme un reproche, je te dirai que tu l'as cependant connue tout entière une fois. — Oui, c'est vrai; donc, si tu m'as accordé un jour cette confiance, je viens te demander d'en faire de même encore. J'ai su par mon père que tu as l'intention de quitter le pays. Est-ce bien résolu? — Oui. — Mais où veux-tu aller? au couvent peut-être? — Non, pas au couvent. — Ah! voilà déjà un petit aveu; merci, Mionette. Comme je sais que tu n'es point menteuse, je te crois, sur ta première parole. Mais, si tu ne vas pas au couvent, dis-moi où c'est, achève d'être franche. — Écoute, Marcellin, tu as été et tu es encore la personne de qui le mépris me serait le plus pénible et de qui la considération m'est la plus précieuse. Je peux dire ça sans paraître coquette ni malhonnête, parce que tu sais les choses de ma vie d'autrefois. Tu m'as demandé un jour de t'expliquer ma conduite: je l'ai fait, je veux le faire encore, parce que je tiens à ce que tu voies clair dans cette existence que je te dois et dont je te suis reconnaissante.

Marcellin écoutait tout étonné.

— Oh! je vois bien, continua la Mionette, que tu ne me comprends pas, que mes paroles te sont couvertes et mystérieuses; mais je vais les rendre plus claires. Souviens-toi de ton voyage à la ville, Marcellin. — Oh! je ne l'ai pas oublié. — Il te souvient sans doute d'une rencontre que tu fis sur la route? Une dame te prit dans sa voiture, tu logeas chez elle, et, comme tu parus me porter de l'intérêt, tu lui apprîs mon nom, tu lui dis ce que j'étais, puis tu vins chez moi, ayant rencontré la Claudette et le Blanchet dans la rue; puis de chez moi tu retournas chez elle, et de chez elle tu revins au village où tu restas sans nouvelles de la dame... ni de moi... — C'est vrai, tout ça; comment le sais-tu? — Faut-il donc t'expliquer les choses comme à un enfant? Sans que j'en dise plus, ne comprends-tu pas qu'après ton départ la dame s'est inquiétée de moi, m'a trouvée, et qu'elle est devenue ma providence? — Ah! je comprends à présent, fit Marcellin. — Ce n'est pas trop tôt, reprit la Mionette en souriant. Sache donc, en outre, que cette bonne personne, après m'avoir découverte, a fait pour moi, pour nous tous, ce qu'aurait fait la meilleure des mères, si cette mère était riche et puissante. C'est elle qui m'a eu du travail productif; c'est elle qui a payé pour l'apprentissage de ma sœur. Quand nos hommes étaient en prison elle allait les voir, les conseillait, les encourageait à se préparer à une meilleure vie. Quand ils furent sortis, grâce à elle, ils se placèrent, et j'eus le bonheur de les voir reprendre goût et courage au travail. Enfin, après deux ans et demi de séjour à la ville, c'est elle qui nous

a engagés à revenir ici. Il faut retourner dans votre pays, nous a-t-elle dit; là-bas, mes enfants, votre bonne conduite effacera le passé qu'on vous connaît. C'est là où s'est faite la faute qu'il faut que se montre la réparation. Ici, fussiez-vous tant et plus honnêtes et laborieux, rien ne s'en saura jamais chez vous, et toujours, en voyant votre maison fermée, on continuera de dire: C'était là qu'habitaient les Vipériaux, une famille de paresseux et de mauvais sujets dont la police a bien fait de purger le village. Et la honte restera sur votre nom. Allez donc faire que cela ne soit pas ainsi; allez montrer ce que peut une bonne résolution... — Et l'exemple d'une brave fille, interrompit Marcellin; c'est ce qu'a dû ajouter la dame. — Laisse-moi finir, dit la Mionette en rougissant un peu. Nous fîmes bon accueil à ce conseil, et, quand nous dûmes partir, ce fut elle qui loua pour nous, sous sa caution, les terres que nous devions travailler; en sorte qu'en arrivant ici nous n'eûmes qu'à nous mettre à l'œuvre. Nous espérions bien que la chose irait à bien, Dieu aidant; mais nous avions compté sans la mort. Maintenant qu'elle nous a visités, il a donc fallu songer autrement. J'ai écrit à la dame notre malheur, et la dame m'a répondu. J'ai lu sa lettre que je te vais faire lire.

(La suite au prochain numéro.)

ON DEMANDE UN OUVRIER RELIEUR.

S'adresser à M. DÉZÉ, relieur, rue du Marché-Noir, à Saumur.

A VENDRE

La MAISON occupée par M^{me} Pasquier, modiste, rue Saint-Jean.
S'adresser à M^e MAUBERT, huissier.

A VENDRE

Présentement,

UN CAFÉ BIEN ACHALANDÉ

Dans le meilleur quartier de Saumur.

Toutes facilités seront accordées.
S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE ou A LOUER

Une MAISON, sise au Petit-Puy.
S'adresser à M. JOUFFRAULT.

A LOUER

Jolie MAISON bourgeoise, Cour, Ecuries et Remise,

Rue du Pavillon, n° 10. S'adresser à M. MORICEAU, rue de Fenet, 36.

PIERRE DIVINE DE SAMPSO, guérit toujours et promptement (souvent dans les 24 heures) les écoulements récents et chroniques. — Le flacon : 4 francs. — Dépôt à Saumur, pharmacie Guichard.

Bon préservatif.

Découverte incomparable par sa vertu.

EAU TONIQUE PARACHUTE DES CHEVEUX

De CHALMIN, chimiste.

Cette composition est infaillible pour arrêter promptement la chute des cheveux; elle en empêche la décoloration, nettoie parfaitement le cuir chevelu, détruit les matières grasses et pellicules blanchâtres; ses propriétés régénératrices favorisent la reproduction de nouveaux cheveux, les fait épaisser et les rend souples et brillants, et empêche le blanchiment; GARANTIE. — Prix du flacon 5 francs.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 49. — Dépôt à Saumur, chez M. BALZEAU, coiffeur-parfumeur, rue St-Jean; à Bauge, chez M. CHAUSSÉPIED, coiffeur-parfumeur. PRIX DU POT : 3 FR. (4)

A VENDRE

1° Deux petites FERMES, commune de St-Lambert.

2° Et le GRAND JARDIN de Nantilly, qui sera divisé au gré des acquéreurs.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

MAISON A LOUER

Pour la St-Jean prochaine.

Cette maison, située rue Verte, près le Champ-de-Foire, est composée de huit chambres à feu, deux celliers, cours et jardin.

La maison est fraîchement décorée. S'adresser à M. GIRARD fils, marchand de bois à Saumur. (221)

Déposé au Tribunal de commerce.

EAU ARCHELAIS

Procédé infaillible pour faire repousser les cheveux et en arrêter la chute en peu de temps.

Dépôt central chez M. L. PETIT, coiffeur, rue du Change, n° 10, à Tours.

Cette Eau, dont l'efficacité est incontestable et si justement appréciée par les personnes qui en ont fait usage jusqu'à ce jour, ayant été approuvée par la médecine, et soumise à l'examen de chimistes distingués, a été reconnue inoffensive pour l'usage externe et bienfaisante pour le cuir chevelu.

Ne renfermant que des principes régénérateurs et n'étant composée uniquement que de sucs de plantes toniques, elle lutte contre les calvités les plus prononcées et prévient celles qui tendraient à se déclarer.

Prix : 3 fr. et 5 fr. le flacon.

On fait des traités à forfait. — On garantit, dans l'espace de 4 mois, un bon résultat.

POMMADE ARCHELAIS

Prix : 2 francs le pot.

Renfermant les mêmes principes que l'Eau, elle en seconde les bienfaits effets et, après la régénération de la chevelure, elle en entretient la finesse et la souplesse.

Dépôt, à Saumur, chez M. TURNEAU, coiffeur, rue d'Orléans. (168)

LE

COURRIER DES FAMILLES

JOURNAL DE LA SANTÉ ET DES INTÉRÊTS AGRICOLES

Paraissant les 1^{er}, 10 et 20 du mois, en 24 colonnes.

5^e ANNÉE.

« Le Courrier des Familles obtient des suffrages et des succès, parce que son programme est le plus varié, le plus attrayant et le plus complet de tous les journaux à bon marché. » (La Patrie.)

Un An : 8 francs.

Par un mandat au Directeur, 1, rue Baillet, à Paris.

ANNUAIRE DES FAMILLES

ET LE MÉDECIN DES EAUX

Un beau volume de 320 pages, contenant — outre une foule de renseignements utiles : — les établissements minéraux de la France (propriétés des eaux, maladies qu'elles combattent, itinéraires, etc.), — un dictionnaire d'hygiène et de médecine domestique, traitant toutes les maladies les plus communes : causes, effets, symptômes, médication ou traitement de chaque maladie, etc.

Prix : 1 fr. 50 c.

Mandat au Dr L. MULLER, 1, rue Baillet, à Paris.

Les abonnés au COURRIER DES FAMILLES reçoivent cet ouvrage en PRIME.

Religion.

Famille.

L'AMI DU PEUPLE

Travail.

Propriété.

JOURNAL DU DIMANCHE.

Les feuilles politiques présentent aujourd'hui le plus vif intérêt; tout le monde veut connaître les nouvelles; chacun a besoin d'un journal.

L'AMI DU PEUPLE se recommande au public par l'abondance et le choix des matériaux qu'il donne. Son format est celui du MONITEUR UNIVERSEL, et il arrive le dimanche dans toutes les communes.

Chaque numéro contient tous les événements politiques de la semaine; les *Faits officiels*; une *Chronique départementale*; des articles *Variétés*; des articles d'*Agriculture*; un *Bulletin de commerce*, très-complet; un *Feuilleton*; des *Nouvelles diverses*; en un mot tout ce qui peut contribuer à instruire et amuser le lecteur.

DOUZE ANNÉES d'existence ont consacré le succès de ce journal.

Le prix d'abonnement est de 8 fr. PAR AN pour toute la France; 4 fr. pour SIX MOIS.

Il suffit en conséquence, pour s'abonner, d'envoyer, par lettre affranchie, un bon de poste de 8 fr. pour un an, ou de 4 fr. pour 6 mois, à l'adresse de M. le Directeur de l'Ami du Peuple, rue Saint-Laud, 83, à Angers (Maine-et-Loire).

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par Lettre affranchie.

Saumur, imprimerie de P. GODET.

52 numéros par an. — Paris, 6 fr. — Départements, 8 fr.

5, rue Coq-Héron, 5.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE

Une science ou un art ne s'acquiert que par le travail.

Le travail dépend de l'énergie de la volonté.

Vouloir, c'est pouvoir.

10 CENTIMES LE NUMÉRO.

SOUS LA DIRECTION DE

M. PAGET LUPICIN

Paraît le Samedi chez tous les Libraires.

La science est la source du bien-être et de la prospérité.

Les hommes ne diffèrent entre eux que par l'éducation

La misère est fille de l'ignorance.

10 CENTIMES LE NUMÉRO.

Le but de l'ÉDUCATEUR POPULAIRE est de mettre à la portée de tous, par un bon marché exceptionnel et à l'aide de méthodes nouvelles, qui abrègent considérablement le temps des études, la connaissance des langues anciennes et modernes, des sciences exactes et des sciences d'observation, des arts utiles et des arts d'agrément. Son enseignement encyclopédique et complet répond aux aspirations de notre époque, avide de savoir et de connaître.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE s'adresse à la fois aux pères et aux mères de famille, auxquels il facilite, en l'agrandissant, la tâche de l'instruction de leurs enfants; aux instituteurs et institutrices, qui l'accueilleront comme un auxiliaire bienvenu dans la continuation et l'extension de leurs études; aux adultes qui voudront acquérir par eux-mêmes cette instruction que leur position sociale ne leur a pas permise; aux élèves de nos lycées et de nos écoles, pour compléter, par des aperçus nouveaux, l'enseignement du programme universitaire; à tout homme d'intelligence enfin qui veut sérieusement s'instruire, ou aider au développement intellectuel de

ses semblables.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie les *Grands Hommes du peuple*, par Ernest BARRAND, Gustave BONNIN, etc., série de biographies des plus intéressantes, qui a commencé par Franklin, Dapuytren, les deux Bronel, Georges Stephenson, et qui continuera par Bernard de Palissy, l'émailleur; Jacquard, l'inventeur du métier à tisser; Jacques Laffitti, le banquier; Papin, le créateur de la machine à vapeur; Arago, le savant; Dugny-Trouin, le marin; Broussais, le systématisateur; Laennec, l'Hippocrate moderne; Montyon, le bienfaiteur; Béranger, le poète; Fourier, l'utopiste; l'abbé de l'Épée, le révélateur des sourds-muets; Swedeborg, l'illuminé; Paracelse, l'alchimiste; Jeanne-d'Arc, sauveur de la France; Hume, le spiritiste; Jeanne-Hachette, l'intrépide; Joe Smith, fondateur des Mormons; Roger Bacon, l'inventeur de la poudre à canon; Descartes, le philosophe; Grétry, le musicien, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie des cours de langue anglaise, allemande, latine, française, d'après

une méthode nouvelle, simplifiée. En moins d'un an, le lecteur peut écrire et parler ces diverses langues. Plus tard, il donnera le grec, l'italien, l'espagnol, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie un cours de musique, remarquable par la concision, la clarté et la netteté des préceptes. M. A. Jeannin, son auteur, n'oublie aucune des notions qui se rattachent à cet art admirable.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie, sur un nouveau plan, un traité d'arithmétique, d'après la méthode d'invention qui consiste à suivre l'ordre logique des idées, en vertu duquel les mathématiques ont été créées par l'homme. Il est dû M. Victor BLANDIN, qui continuera les sciences exactes par la géométrie, l'algèbre, etc.

L'ÉDUCATEUR POPULAIRE publie un cours de tenue de livres, par M. J. SCHREIDER, science indispensable pour conserver et acquérir la fortune.

Un grand nombre d'articles bibliographiques, signés par MM. JOUFFROY, Auguste PAGET, Ed. MARAUX, donnent de la variété au journal.

S'adresser au bureau de l'ÉDUCATEUR POPULAIRE, rue Coq-Héron, 5.